

**LE POINT DE VUE DE MICHEL HENOCHSBERG**

# La crise a été surestimée

Il est désormais envisageable d'oser la question : ne croyez-vous pas qu'on a exagéré l'amplitude et donc la gravité de la crise financière qui a dégénéré en crise économique ? Ne croyez-vous pas que l'effet panique a grossi le sillon de la crise dite du siècle ? N'avons-nous pas été confrontés au spectacle surmédiatisé d'une catastrophe suivie en direct par une planète tétanisée par le désastre promis ?

Les voix expertes s'accordaient : en présence d'une crise exceptionnelle, nous étions partis pour une année 2009 totalement noire, sorte de grande désolation

## Tout le monde a eu intérêt à forcer le trait, à invoquer la grande catastrophe et à envisager la fin du monde.

économique. Outre la promesse de faillites retentissantes dans un système bancaire contaminé par des actifs financiers à valeur quasiment nulle, on ne donnait pas cher des grandes variables macroéconomiques à venir.

Or surprise, depuis avril, les marchés boursiers ne cessent de se redresser, refaisant en quatre mois une partie des pertes accumulées. Trois mois consécutifs de hausse de la production manufacturière et une envolée de 9 % des exportations en juillet confirment le rebond de l'économie française. La production manufacturière a grimpé de 0,6 % en juillet. François Fillon ajoutait la semaine dernière : « *En 2009, nous pensions subir un recul de 3 %, nous estimons que ce ne sera finalement pas plus de 2,25 %. Pour 2010, nous remontons à 0,75 %, notre prévision de croissance était jusqu'à présent de 0,5 %.* »

Si le contexte économique et social demeure maussade, la vie est loin de s'être arrêtée. Pour beaucoup, les temps continuent comme si rien ne s'était passé. On note dans les sphères financières une sorte d'amnésie surprenante qui laisserait penser qu'il s'agissait d'un mauvais rêve.

La coexistence actuelle du désastre qui s'éloigne et de la reprise qui se profile trouble l'observateur. Comment s'y retrouver ? Avons-nous dans la précipitation conféré trop d'impact à des faits surdimensionnés par le cumul des annonces médiatiques, à l'image de l'énumération des injections massives de liquidités par les banques centrales,

oubliant qu'il s'agissait de prêts et non de créations monétaires nettes !

C'est pourquoi nous avançons l'hypothèse de la surestimation de l'événement par l'opinion, les médias et ses experts. Le déséquilibre étant patent, la panique ayant eu lieu, le constat est que tout le monde a eu intérêt à forcer le trait, à invoquer la grande catastrophe et à envisager la fin du monde. La planète médiatisée s'est installée dans la grande crise, supérieure à tout ce qu'on avait vu. Nous baignons dans le superlatif, c'est la loi de notre époque, et l'intérêt immédiat de la plupart des acteurs majeurs.

L'exacerbation unanime de l'événement servait tous ceux qui avaient des responsabilités dans la mesure où la crise a des dimensions extrinsèques aux volontés. Les Etats et les politiciens ont exalté la maudite crise qui leur tombait dessus, comme si elle descendait d'une lointaine planète financière, extérieure et malfaisante. Du coup, l'Etat et ses institutions ont le beau rôle : l'immeuble se lézardait de partout, ce n'est pas de leur faute, et en revanche ils colmatent les brèches et sauvent l'édifice. Dès l'annonce de la débâcle financière, il devenait utile à beaucoup de monde que l'événement soit grossi, magnifié et donc surestimé.

Le monde financier a entonné la même exagération qui lui a permis de bénéficier du sauvetage public : « la crise est immense et l'on ne peut pas nous laisser tomber. » Et dans le cadre de l'imbrication économique-financière, cet impératif a parfaitement fonctionné. Tout ce procès qui a fait de la « crise » le pivot permanent du quotidien de chacun, a été orchestré par les médias de toute nature : la crise fait vendre. L'incantation à la catastrophe a été le pain journalier des médias transformés en Cassandre permanents. Le constat est sans appel : la dimension médiatique du contemporain est un facteur exagérateur et donc accélérateur de la mauvaise nouvelle, de la catastrophe.

Les politiques y trouvent leur compte en s'indemnisant de toute imprévoyance en amont, et en se glorifiant de l'efficacité de l'intervention publique. Les organes

financiers ont gagné un sauvetage quasi général de la plage financière dont l'imbrication induit le repêchage général. Les médias ont déversé le lamento quotidien vers une opinion qui s'est crue sur le « Titanic », et ils ont vu évidemment leur audience croître. Et même le secteur automobile, dont les difficultés sont interminables, et donc indépendantes de cette crise, réussit à tirer son épingle du jeu en bénéficiant des attentions soutenues des Etats. Et pour boucler cet hymne à une fin du monde, on ne doit pas oublier les experts économistes qui ont apporté une contribution décisive à la théâtralisation, prédisant une grande catastrophe, des voix noires assurées que c'était bien pire que la grande crise de 1929.

La crise financière et la récession mondiale qu'elle a provoquée ont été clairement surestimées par les médias, relayés par les responsables politiques et économiques ainsi que les experts. Cette exagération coupable, inhérente à la concurrence des médias, a noirci le tableau. Le rebond spectaculaire et inattendu des marchés financiers entre mai et septembre 2009, démentant le pessimisme des prophètes d'apocalypse, témoigne du tropisme mortifère des observateurs, façonné par la troupe médiatique acquise au travail du négatif.

En revanche, cette indéniable surestimation de la crise visible et spectaculaire s'accompagne d'une vraie sous-estimation de la vraie crise en profondeur du système qui s'est manifestée dans les entrelacs des péripéties filmées. La surestimation de la crise économique a escamoté la sous-estimation de la crise de l'économie et de ses valeurs piliers. Les commentateurs de l'actualité ont fait leur miel des dysfonctionnements récents, mais ils ont oublié la crise du capitalisme, annonciatrice d'horizons différents à long terme. Et à notre tour, n'oublions pas que le capitalisme est plastique, que les crises constituent son mode de vie et non son extinction. Au risque de décevoir les gretteurs d'apocalypse, quand le capitalisme est contraint d'avouer ses failles, c'est pour rebondir et mieux renaître, au goût de l'époque.

**Michel Henochsberg est professeur d'économie, animateur du Forum d'Action Modernités. Il publie « Vers un autre monde économique », éditions Descartes, 263 pages, 14 euros.**